

# ADVENTURAGÅTAL 1887



J.S. DEDEKEN



J.S. Dedeken

Aðventudagatal 1887

© J.S. Dedeken, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9630-0

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Voici un calendrier de l'Avent peu ordinaire.*

*Du 1<sup>er</sup> au 24 décembre, lisez un chapitre par jour.*

*Peut-être croiserez-vous des personnages extraordinaires.*

*Déjà décembre ? Ne passez pas votre tour !*

# 1.

*1er Décembre 1958,*

— Des biscuits ?

— C'est drôle !

— Que sous-entendez-vous ? Mes pâtisseries sont assez difformes mais tout de même pas à en rire ...

— Ne vous méprenez pas ma chère amie ! Non, c'est drôle car il y a de cela soixante-et-onze ans, jour pour jour, tenez-vous bien, ma journée commençait exactement de la même façon. Par des biscuits, une personne qui me propose ces derniers, la neige et le mois de Décembre.

— Ça par exemple ! Qu'attendez-vous pour me conter cette histoire ?

— Elle risque d'être longue ... Mais si vous avez du temps devant vous alors ...

— Tout le temps du monde ma chère ! Contrairement à ce que certains peuvent penser, à nos âges, ce n'est pas le temps qui manque !

La cheminée grésillait. En face, délicatement posé, un napperon blanc comme neige décorait une jolie table de salon en bois clair. Des petits gâteaux à la cannelle trônaient entre deux énormes tasses bien chaudes de café. Et, au bout de cette table, deux vieilles amies réunies, comme tous les jours à quinze heures pile, sous leurs plaids. La neige tombait en épais flocons derrière les fenêtres habillées de lourds rideaux. Dehors, tout était lacté, glacé et calme.

Martha et Jökla se connaissaient depuis plus de vingt ans. Les hivers en Islande, particulièrement rudes, les avaient laissées pour veuves et, de ce

fait, elle avaient décidées d'être seules, ensemble. Cependant, jamais Martha, ne s'épanchait sur sa vie si bien que Jökla avait arrêté de la questionner sur son passé. Mais ce premier Décembre n'était pas le même que les autres. Il flottait dans l'air un parfum aussi spécial qu'il y a soixante-et-onze ans jour pour jour. Aussi, Martha avait décidé de raconter le mois le plus fabuleux de sa vie.

\*

*1er Décembre 1887,*

Une douce odeur de cannelle enivrait le côté ouest de mon petit village islandais. Il avait cessé de neiger et la température glaciale me donnait envie de me réconforter autour d'une boisson chaude et de délicieux gâteaux. En sortant de l'orphelinat, j'empruntais la route principale, si tant était qu'il y avait encore une route car sous cet épais manteau blanc il m'était impossible de savoir. Il me plaisait de penser que je marchais peut-être sur les jardins des voisins sans rien abîmer. Que j'étais comme un oiseau survolant son village. Chaque pas était difficile, la douleur s'emparait de chacun de mes membres. C'était la douleur du froid, la douleur du grand-nord. Je me répétais sans cesse un dicton de notre pays : *l'oiseau chante comme le lui permet son bec*. Plus j'avais froid et plus je répétais, dans ma tête puis à haute voix, *l'oiseau chante comme le lui permet son bec, l'oiseau chante comme le lui permet son bec, l'oiseau chante comme le lui permet son bec*. À cet instant je ne sentais plus mes membres mais l'appel de cette délicieuse douceur était si intense que, vaillamment, je continuais. D'autant plus que mon dernier repas en date était sec et sans saveur.

Étant orpheline, je savais à quel point la vie pouvait être cruelle. Aussi, là où tous décidaient de mettre leurs chimères de côté, moi je les embrassais.

Et des rêves j'en avais en pagaille. Des croyances aussi. Bien-sûr que les elfes et autres fées existaient. Qui maintiendrait ce monde si ce n'était pas eux ? Mes parents m'avaient peut-être abandonnée de même que l'argent l'avait fait avec eux mais jamais je ne serai abandonnée par mes rêves. Jamais.

Recroquevillée dans la neige, endolorie par le froid je répétais tout bas *jamais, jamais, jamais*. C'était le premier jour du mois de décembre, j'avais froid, j'avais faim et je n'avais que quelques couronnes en poche. Le peu de personnes qui passaient devant moi étaient ternes, ils me regardaient d'un air de dégoût avant de me contourner. Je me levais, avec mon but en tête. Je voulais ces pâtisseries. Je n'avais plus que vingt-six pas à faire. Un, deux, trois, quatre.

— Des biscuits ?

C'était un garçon, bien portant, le sourire jusqu'aux oreilles, les joues et le nez brûlés par le froid. Il tenait au creux de ses moufles quelques biscuits au milieu d'une assiette en grès. L'odeur qui se dégageait de ces gâteaux était tellement apaisante et j'étais tellement surprise que l'on m'adresse la parole si gentiment qu'aucun mot ne daignait sortir de ma bouche.

— Es-tu muette ? Si c'est le cas, hoche ta caboche tu auras quand même un snúður ! Ils ont trois jours, ma mère veut que je les donne aux passants. En ces périodes de grand froid cela est réconfortant ... Et puis ... Quelques clients viennent nous en acheter en supplément ! Mais des frais cette fois ! Enfin pas les clients, hein ! C'est un petit village et de nouveaux clients, on en compte que très rarement ! D'ailleurs tu en fais partie non ?

— T'es plutôt bavard non ?

— Et toi plutôt étrange. Tu le prend ce snúður ou pas ?

— Oui avec grand plaisir, merci.

Je croquais dans ce doux mets sucré. Plus rien n'avait d'importance. Une larme coula sur ma joue, automatiquement gelée par l'air polaire. Il faut savoir que cela ne faisait que quelques jours que j'étais arrivée dans cet orphelinat, et donc, dans ce village. Je n'avais pas eu envie de sortir. J'étais trop occupée à pleurer mes parents qui eux ne me pleuraient certainement pas. Cependant, un pressentiment m'avait poussée ce jour là à sortir, à avoir envie de manger une pâtisserie et à rencontrer par hasard le fils de la pâtissière, Søren.



*2 Décembre 1887,*

J'avais passé le reste de la journée blottie dans mon coin de l'orphelinat à déguster doucement mes biscuits. Je n'avais pas eu le cœur d'aller plus loin après l'intervention de Søren. Chaque bouchée me réconfortait. Si bien que j'eus envie d'y retourner le lendemain. J'avais aussi envie de retrouver cet enfant enjoué qu'était Søren. Mais je n'eus pas à faire cet effort car, à ma grande surprise, ce dernier avait trouvé l'endroit où je vivais. L'air toujours aussi guilleret sur sa tête toute ronde et rougie, emmitouflé dans son manteau épais en laine, il me regardait à travers la porte de la chambre. Contrairement à la veille, il me paraissait grand. Grand, rond, rassurant : un grand frère potentiel. D'un pas décidé il se décida à rentrer dans la pièce et d'une voix joviale il commença à me parler.

— Góðan daginn ! Ça te dis de faire une balade ?

— Que fais-tu ici ?

— Oh, je me disais que tu devais t'ennuyer dans cet endroit lugubre. Ma mère était au courant pour ton arrivée, elle m'a tout expliqué, alors j'ai décidé de venir te voir pour discuter. Ça ne te dérange pas ?

— Non, au contraire, fis-je d'une voix gênée. Je ne connais personne ici, ça me ferait du bien de pouvoir parler un peu.

— Alors, c'est entendu. Suis-moi et profitons des quelques heures de soleil.

Monsieur Hakson, le directeur de l'orphelinat, me laissa sortir de nouveau à condition que je m'occupe d'éplucher les pommes de terre en rentrant. J'acquiesçais d'un grand sourire et suivais Søren.

Le directeur était une personne à part, gentille. Il reconnaissait la tristesse que les laissés pour compte ressentait. Il savait réconforter et il nous laissait du temps pour pleurer. Par contre, les autres orphelins m'avaient expliqué qu'il ne fallait contester son autorité sous aucun prétexte. Ils étaient très clair sur ce point et avaient même insisté. Aussi, depuis mon arrivée, je me contentais d'exécuter ses ordres. Cela me convenait.

Je sortais alors accompagnée de mon nouvel ami. Comme la veille tout était blanc et vaste. La lumière se déposait doucement sur le sol, l'enveloppant de son étreinte rosée. À cet instant, un peu de chaleur envahit mon cœur. C'était la première fois depuis la séparation avec mes parents que je ressentais cela. Jusqu'alors, j'avais cru mon cœur vide, desséché, emplit de désespoir. Mais là, à cet instant précis, je sentais quelque chose changer en moi. J'avais l'impression que tout serait possible désormais. Tout en fermant les yeux, je profitais de cette parenthèse ensorcelante quand, sans crier gare, Søren apparut derrière moi et parla tout bas au creux de mon oreille :

— Tu saurais garder un secret ?

— Dans la mesure où je ne connais personne, ton secret sera plus que bien gardé mon ami !

— Très bien, alors suis-moi.

Je le suivais, à la fois excitée à l'idée de savoir quel secret j'allais découvrir mais aussi apeurée car l'on s'enfonçait de plus en plus dans la forêt. Les arbres autour de nous étaient comme pétrifiés et la douce chaleur du soleil nous tournait le dos. Quel genre de bêtes féroces peut-on rencontrer en Islande ? Je n'en avais pas la moindre idée et l'idée de ne pas en avoir me terrifiait. Et Søren qui ne parlait plus. Sa frimousse enjouée avait laissé place à un air grave. Sourcils froncés et tête baissée, il avait un but, un secret à me dévoiler.